

la plus grande partie des Soldats, qui representoient le Peuple, allerent à la baraque d'Hernan Cortez, où ils luy signifierent: *Que la Ville de Vera Cruz, au nom du Roi Dom Charles, l'avoit élu & nommé pour Gouverneur & General de l'armée qui étoit en la Nouvelle Espagne, en pleine assemblée de son Conseil, avec la connoissance & l'approbation de tous ses Habitans; & en tant que besoin seroit, elle le requeroit, & luy ordonnoit de se charger de cet emploi, puisque cela importoit au bien public de la Ville, & au service de sa Majesté.*

Cortez reçut cette nouvelle Charge avec beaucoup de civilité, & même de respect. Il l'appella toujours nouvelle; afin de marquer par le nom même, la difference qu'il faisoit de celle-ci à l'autre, à laquelle il avoit renoncé. Dès ce moment il commença à donner les ordres, avec un certain caractère de grandeur & de confiance, qui fit bien-tôt impression sur l'esprit des Soldats, pour les porter à l'obeissance.

Les partisans de Velasquez rémoignerent peu de prudence en cette occasion: ils ne prirent aucunes mesures pour couvrir leurs passions, & ils ne sçurent pas ceder au torrent qu'ils ne pouvoient retenir. Ils tâchoient de ruiner l'autorité du Conseil, & en même-tems le credit du General, en blâmant son ambition, & parlant avec mépris de ces misérables abusez, qui n'en penetraient pas le fond. Comme le murmure a un venin caché, & je ne sçai quel droit d'autorité sur l'esprit de ceux qui l'écoutent, celui-ci faisoit un progres fort dangereux dans les conversations, où il ne manquoit pas de gens qui le recevoient, & le pouffoient en avant. Cortez fit ce qu'il put afin d'arrêter ce mal dès sa naissance, apprehendant qu'il n'entraînât les esprits qui étoient en mouvement, ou qu'il n'y mît ceux qui étoient aisez à ébranler. Il avoit éprouvé que la patience n'étoit d'aucun usage en ces occasions, & que les voies de la douceur produisoient un effet tout contraire, & rendoient le mal plus dangereux: ainsi il se resolut à suivre celles de la rigueur, qui sont toujours les plus puissantes contre les insolens. Il fit donc arrêter & mettre aux fers dans les vaisseaux, où ils furent conduits, Diego d'Ordaz, Pedro Escudero, & Jean Velasquez de Leon. Ce châtiment porta la terreur dans l'esprit de tous les Soldats; & Cortez trouva bon de l'augmenter, en disant avec une fermeté intre-

pide: Qu'il les avoit fait prendre comme seditieux & perturbateurs du repos public; & qu'il leur feroit faire leur procez, jusqu'à ce que leur tête eût répondu de leur opiniâtreté. Il se maintint durant quelques jours dans cette severité feinte, ou véritable, sans les pouffer en Justice; parce qu'il souhaitoit de les corriger, plutôt que de les punir. D'abord on leur retrancha toute sorte de communication, qu'on leur permit au bout de quelques jours, par la permission du General, qui ne passoit néanmoins que pour une simple tolerance. Il se servit adroitement de cette voie pour leur détacher quelques-uns de ses confidens, qui les ramenerent insensiblement à la raison: en sorte que les chagrins étant dissipés de toutes parts, ils devinrent les plus fideles amis de Cortez, & des plus ardens à combattre auprès de sa personne, en toutes les occasions qui se presenterent.

CHAPITRE VIII.

L'armée marche pour aller à Quiabiflan, & passe par Zempoala, où le Cacique reçoit les Espagnols avec beaucoup d'honneur. On a de nouvelles connoissances de la tyrannie de Motezuma.

Aussi-tôt que le General eût fait arrêter ces prisonniers, il commanda Pierre d'Alvarado avec cent hommes, pour aller reconnoître le país, & chercher des vivres, parce qu'on commençoit à sentir le besoin qu'on avoit de ceux que les Indiens apportoient à l'armée. Ce Capitaine avoit ordre de ne faire aucune hostilité, & de n'en venir point aux armes, à moins que de s'y voir forcé par la necessité de se défendre. Il eut le bonheur d'exécuter ces ordres sans beaucoup de peine, parce qu'il n'alla pas loin sans trouver quelques Villages ou Hameaux, dont les Habitans avoient laissé l'entrée libre, en se retirant dans les bois. Les maisons abandonnées de leurs maîtres étoient fort bien garnies de maiz, de poules, & d'autres provisions: & les Soldats, sans faire tort aux édifices ni aux meubles, prirent seulement les vivres dont ils avoient be-

soin, comme choses acquises par le droit de la nécessité; & ils revinrent au camp, chargez & contents.

Cortez, sans perdre de tems, donna ses ordres pour faire marcher l'armée, suivant le dessein qu'on avoit pris. Les vaisseaux mirent à la voile, pour aller à Quiabiflan; & l'armée suivit par terre le chemin de Zempoala. Elle avoit à droite la côte de la mer; & l'on fit quelques détachemens pour reconnoître la campagne, afin de prévenir tous les accidens qui pouvoient arriver en un País, où la confiance étoit une negligence condamnable.

Ils se trouverent en peu d'heures sur les bords de la riviere de Zempoala, proche de laquelle on bâtit depuis la Ville de Vera-Cruz. Comme cette riviere étoit profonde, il falut rassembler quelques canots ou bateaux de pêcheurs, que l'on trouva sur la rive, où l'armée passa, en laissant nager les chevaux. Cette premiere difficulté étant surmontée, les Espagnols arriverent à un Bourg, qu'ils reconnurent dans la suite être de la Province de Zempoala. Ils prirent à mauvaise augure de voir que les maisons étoient vuides, non seulement d'Habitans, mais encore de vivres & de meubles; ce qui marquoit une retraite premeditée, & faite avec ordre. Ils avoient seulement laissé dans leurs Temples quelques Idoles, avec des instrumens, ou coûteaux de bois garnis de pierres à fuzil; & en quelques endroits, de miserables restes de la peau des victimes humaines qu'ils avoient sacrifiées, & qui causoient en même-tems de la pitié & de l'horreur.

Ce fut en ce lieu que l'on vid pour la premiere fois, non sans admiration, les livres des Mexicains, dont nous avons déjà parlé. Il y en avoit trois ou quatre dans ces Temples, qui contenoient sans doute les ceremonies de leur Religion. Ces livres étoient de toile, enduite d'une espece de gomme, ou de vernis. Leur figuré étoit comme celle des anciens titres, composez de plusieurs peaux de parchemins fort larges, & collez ensemble. Ils plioient cette toile, en sorte que chaque double faisoit une feuille, & tous ensemble composoient le volume. Ils paroissoient, autant qu'on en pût juger à la vûë, écrits de tous côtez, ou plutôt griffonnez de cette espece d'images & de chiffres, dont les Peintres de

Teutilé

Teutilé avoient donné une connoissance bien plus parfaite.

L'armée logea dans les maisons les mieux bâties. On passa la nuit avec quelque incommodité, aiant les armes prêtes, & sur toutes les avenues de bonnes sentinelles, qui pussent assurer le repos des autres par leur vigilance. Le lendemain on reprit le même ordre de marche par le chemin le plus fraié, qui descendoit vers le Couchant, en s'écartant un peu de la côte de la mer. On ne trouva en toute la matinée, personne dont on pût prendre langue, & rien qu'une solitude suspecte, dont le silence donnoit beaucoup à penser. Enfin, à l'entrée d'une tres belle prairie, on découvrit douze Indiens qui venoient chercher le General, chargez d'un regale de poules, & de pain de mayz, que le Cacique de Zempoala luy envoïoit, avec de tres humbles prieres de ne laisser pas de venir dans son Bourg, où il avoit fait préparer des logemens pour toute l'armée, & où il esperoit le traiter avec plus d'abondance & d'honneur. On apprit de ces Indiens, que le lieu de la residence du Cacique étoit éloigné de celui où ils étoient, d'un Soleil, c'est à dire en leur langue, d'une journée de marche: car ils ne connoissoient point la division de l'espace en lieux; & ils mesuroient les distances par le mouvement du Soleil, en comptant le tems, & non les pas du chemin. Cortez rémoigna qu'il estimoit extrêmement le regale du Cacique; & il luy renvoïa six Indiens, retenant les autres pour luy servir de guides, & pour tirer d'eux quelques lumieres de ce qu'il desiroit sçavoir; ne se fiant pas encore à ces démonstrations d'honnêteté, qui paroissoient d'autant moins assurées, qu'elles étoient impreviues.

L'armée passa la nuit dans un Village de peu de maisons, dont les Habitans parurent fort empressez à bien traiter les Espagnols. Leur confiance & leur tranquillité firent juger que cette Nation souhaitoit la paix: & les conjectures ne se trouverent pas fausses, quoyque l'esperance se flatte quelquefois en de pareilles occasions. L'armée partit le matin, marchant vers Zempoala, sous la conduite de ses guides, qu'on ne suivoit pourtant qu'avec toutes les précautions nécessaires. Sur le soir, à la vûë du Bourg, vingt Indiens équipez fort galamment à leur maniere, sortirent pour recevoir le Gene-

Q

ral; & après avoir fait toutes leurs ceremonies, ils luy dirent: *Que leur Cacique n'avoit pu venir avec eux, parce qu'il étoit incommodé: Qu'il les avoit envoiez pour luy en faire ses complimens; & qu'il l'attendoit, avec beaucoup d'impatience de connoître des hôtes, dont la valeur faisoit tant de bruit, & de les recevoir dans son amitié, comme ils étoient déjà dans son inclination.*

Le Bourg étoit grand & peuplé, en une tres-belle situation, entre deux ruisseaux qui arrosoient une campagne tres-fertile. Ces ruisseaux venoient d'une montagne peu éloignée, d'une descente aisée & couverte d'arbres. Les maisons étoient de pierre, couvertes & crépies d'une maniere de chaux blanche, luisante & polie, dont l'éclat faisoit un spectacle fort brillant aux yeux: en sorte qu'un des Soldats détachés revint avec précipitation au gros, criant: *Que les murailles étoient d'argent.* Cette vision réjouit beaucoup toute l'armée, & tel donna dans de tout son cœur, qui fut après cela le premier à se railler de la beauté de cet homme.

Toutes les rues & les places publiques étoient remplies d'Indiens, accourus pour voir l'entrée, en tres-grand nombre, sans aucunes armes qui pussent donner du soupçon, & sans faire d'autre bruit que celui qui naît ordinairement d'une grande multitude de peuple assemblé. Le Cacique sortit à la porte de son Palais. Son incommodité étoit une grosseur prodigieuse, qui ne l'embarassoit pas moins qu'elle le défiguroit. Il s'approcha avec peine, appuyé sur les bras de quelques Indiens des plus nobles, du secours desquels il paroïssoit tirer tout son mouvement. Sa parure étoit, une mante de coton sur ce gros corps tout nud: la mante enrichie de plusieurs joïaux & pierres fines qui pendoient en plusieurs endroits, ainsi que de ses oreilles & de ses levres. Prince d'une tres-curieuse figure, dont le poids s'accordoit fort bien avec la gravité. Cortez eut besoin de toute la sienne pour empêcher les Espagnols d'éclater de rire: & comme il avoit aussi à travailler sur soi, il ajoûta une severité forcée, en donnant cet ordre. Mais à peine eût-on entendu le raisonnement du Cacique, lorsqu'il embrassa le General, & qu'il salua les autres Capitaines, qu'on reconnut son bon esprit, & qu'il gagna par les oreilles ce que les yeux luy refusoient. Son dis-

cours étoit juste & concerté. Il trencha ses complimens en peu de paroles, qui marquoient beaucoup d'honnêteté & de discretion; & conclut en disant au General: *Qu'il se retirât en son quartier pour prendre du repos, & faire les logemens de son armée: Qu'il iroit luy rendre visite, afin de conferer ensemble plus commodément de leurs interêts communs.*

Ces logemens étoient preparez sous des portiques ou vestibules de plusieurs maisons, qui occupoient un assez grand espace, où tous les Espagnols trouverent moïen de se loger sans embarras, & où on leur fournit abondamment les choses dont ils avoient besoin. Le Cacique envoïa annoncer sa visite par un présent de bijoux d'or, & d'autres curiositez, qui valoient bien deux mille marcs d'or. Il suivit de près son présent, accompagné d'un superbe cortège, sur une espede de lit de repos que ses principaux Officiers portoient sur leurs épaules; & sans doute les plus robustes étoient alors les plus dignes de cette marque d'honneur. Cortez accompagné de tous ses Capitaines, alla le recevoir hors la porte de son logis; & luy donnant par tout le pas & la main, il le conduisit en son appartement, où il ne retint que ses Truchemens, parce qu'il vouloit luy parler en secret. Après le discours accoutumé sur les motifs de son arrivée en ce País, la grandeur de son Roi, & les erreurs de l'Idolatrie, il ajoûta: *Qu'un des principaux emplois de la valeur des Soldats qu'il conduisoit, étoit de détruire l'injustice, de châtier la violence, & de se ranger du parti de la justice & de la raison.* Il toucha cet article de propos délibéré, parce qu'il pretendoit mettre le Cacique sur la plainte contre Motezuma, & voir ce qu'il pouvoit attendre de son mécontentement, suivant ce qu'il en avoit appris. D'abord le changement qui parut sur le visage de l'Indien, fit connoître au General, qu'il avoit mis le doigt dans la plaie: mais avant que de répondre, il fit paroître par ses soupirs, qu'il avoit de la peine à déclarer ses maux. Enfin la douleur l'emporta; & en déplorant sa misere il dit: *Que tous les Caciques de cette contrée se trouvoient dans un esclavage honteux & miserable, gemissant sous le poids des cruautés & de la tyrannie de Motezuma, sans avoir ni assez de force pour s'en tirer, ni*

assez de raison pour imaginer le remede qu'il y falloit apporter. Qu'il se faisoit adorer & servir par ses vassaux, comme un de leurs Dieux; & qu'il vouloit qu'on reverat ses injustices & ses violences, comme des arrêts du Ciel. Qu'il n'osoit pourtant pas luy proposer une entreprise aussi dangereuse qu'étoit celle de secourir ces pauvres affligés; parce que Motezuma avoit trop de forces, & que Cortez avoit trop peu de sujet de leur être obligé, pour se déclarer ennemi d'un Prince si puissant: & que ce seroit ignorer les loix de l'honnêteté, que de pretendre acquérir son amitié, en luy vendant à un si haut prix le petit service qu'il luy avoit rendu.

Cortez entreprit de le consoler, en luy disant: Qu'il craignoit peu les forces de Motezuma, parce que les siennes étoient favorisées du secours du Ciel, & avoient un avantage naturel sur les Tyrans: mais que comme il étoit obligé d'aller à Quiabiflan, ceux qui se sentoient opprimés par quelque violence, le trouveroient en cet endroit, en cas qu'ils eussent la raison de leur côté, & qu'ils voulussent l'appuyer du secours de ses armes. Qu'il pourroit cependant communiquer cette proposition à ses amis & à ses confederés, en les assurant que Motezuma cesseroit de les insulter, ou ne le pourroit faire, lorsque luy & ses Soldats auroient entrepris de le protéger. Ils se separerent sur cette assurance; & Cortez donna aussitôt les ordres pour suivre sa marche, ayant gagné le cœur, & l'esprit du Cacique, & sentant en luy-même une extrême joie de voir cet heureux acheminement à ses desseins, qui fortant alors, pour ainsi dire, des espaces imaginaires, commençoient à paroître possibles.



CHAPITRE IX.

Les Espagnols vont de Zempoala à Quiabiflan. Ce qui se passe à leur entrée dans cette Ville, où l'on est encore informé du mécontentement de ces Peuples. Cortez fait arrêter six Officiers de Motezuma.

LEs Espagnols étoient sous les armes, prêts à partir, lorsque quatre cens Indiens, se presenterent pour porter leurs valises & leur bagage, & pour aider à conduire l'artillerie. Ce secours fut d'un grand soulagement aux Soldats; & ils le regardoient comme une grace particuliere du Cacique, jusqu'à ce que l'on apprit de Marine, que c'étoit un usage réglé, que les Seigneurs assistassent les armées de leurs alliez de cette espece de somniers, qu'ils appelloient *Tamenes*, qui étoient accoutumés à marcher cinq ou six lieues avec leur charge. Le Païs que l'on découvrit en marchant, étoit fort agreable & riant, couvert en quelques endroits d'arbres, dont l'extrême hauteur faisoit un spectacle admirable; & en d'autres, de toutes sortes de grains, semez & cultivez avec soin. Cette vûë rejoûit les Espagnols, qui s'estimoient trop heureux de voïager en un si beau païs. Au coucher du Soleil ils trouverent un Hameau abandonné, où ils se logerent, afin d'éviter l'inconvenient d'entrer de nuit dans Quiabiflan, où ils arriverent le lendemain à dix heures du matin.

On découvroit de loin les maisons de ce Bourg, assez étendu, sur une hauteur de rochers qui sembloient luy servir de murailles, dans une situation tres forte par sa nature, dont toutes les avenues étoient étroites, & en pente fort roide: & quoyqu'elles ne fussent défendues de personne, on ne laissa pas d'y monter avec assez de peine. Le Cacique & les Habitans s'étoient retirez, pour s'éclaircir de loin de l'intention de nos gens; & l'armée s'empara de tous les postes, sans trouver personne dont on pût tirer quelque connoissance, jusqu'à ce qu'une compagnie arrivant à la place, où